

Chercheurs de laboratoire : une réflexivité in itinere

Laurent Devisme, Amélie Nicolas

▶ **To cite this version:**

Laurent Devisme, Amélie Nicolas. Chercheurs de laboratoire : une réflexivité in itinere. Lieux Communs - Les Cahiers du LAUA, 2016, Lieux communs, 18, pp.10-21. halshs-01468043

HAL Id: halshs-01468043
https://shs.hal.science/halshs-01468043

Submitted on 15 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

CHERCHEURS DE LABORATOIRE : UNE RÉFLEXIVITÉ *IN ITINERE*

Laurent Devisme
Professeur d'études urbaines, Ensa Nantes,
UMR 1563 AAU-CRENAU
Amélie Nicolas
Maître-assistante en SHSA,
Ensa Paris-Malaquais, UMR 1563 AAU-CRENAU

Plus que les précédents, ce numéro est lié à un contexte précis touchant un laboratoire, celui qui a produit dix-sept numéros et qui prenait pour nom LAUA (successivement Laboratoire, Architecture, Usage, Altérité et Langages, Actions urbaines, Altérités), un laboratoire de sciences sociales de l'ensa Nantes de près de 25 ans. Touché – coulé ? C'est ce que retiendrait un point de vue malveillant ou cherchant à retenir un effet rouleau compresseur de la rationalité des sciences pour l'ingénieur. Reconfiguré, c'est ce que nous retenons plutôt, le LAUA s'étant radicalement transformé pour donner naissance, via la fusion avec un autre laboratoire (le CERMA – CEntre de Recherche Méthodologique en Architecture), au CRENAU (Centre de Recherche Nantais Architectures Urbanités), composante nantaise de l'Unité Mixte de Recherche 1563 Architectures Ambiances Urbanités (CNRS/ECN/Ensa Grenoble/Ensa Nantes).

Le changement est devenu permanent dans les organisations et celui-ci n'est donc pas en soi une exception. Il peut toutefois prendre le nom d'événement pour les chercheurs le composant, s'accompagnant de nombreuses interrogations sur la nature des relations entre individus, les effets de taille induits par le regroupement, les déplacements disciplinaires mais aussi d'objets de recherche en cours… C'est bien ce questionnement que nous avons souhaité mettre au miroir d'autres contributions, notre appel mettant en avant l'enjeu de perspectives réalistes, réflexives et critiques. L'appel s'entend comme un appel à l'aide à la compréhension, ou au partage d'expériences, ou encore à l'analyse de ce qui agite les mondes de la recherche aujourd'hui : transformation du paysage institutionnel, technicisation du métier, langages qui se démultiplient.

Si la transformation-fusion n'est pas exceptionnelle, elle n'en est pas moins importante à documenter. C'est qu'elle passe en effet par un nombre impressionnant de temps de régulation et de négociation. Nous avons passé énormément de temps en réunion, qu'il s'agisse d'élaborer un projet scientifique commun, d'imaginer une nouvelle répartition des forces d'appui à la recherche, de discuter des conséquences quant au rattachement aux écoles doctorales, d'imaginer des modalités de travail entre les équipes de Nantes et de Grenoble… Élections, comités de direction, conseils scientifiques, réunions skype, discussion quant à la place et aux statuts des uns et des autres, membres associés, membres correspondants, vacataires, membres du premier cercle, du second, jeunes chercheurs, seniors, émérites, chercheurs de base, chercheurs sur projet, disciplinés ou indisciplinés, règlement intérieur… Nous avons ainsi souhaité donner de l'épaisseur au contexte de l'aventure humaine et institutionnelle d'un nouveau laboratoire avec cinq contributions qui, ici, émanent de chercheurs rattachés à notre UMR 1563. L'idée n'est pour autant pas de parler de nous, de cette spécificité qui est un bien petit événement dans le monde contemporain, mais plutôt, à l'occasion de ces transformations, d'engager un questionnement sur les pratiques des chercheurs et ce qui peut faire commun entre eux, au moment où s'intensifient des concurrences et la reconnaissance de trajectoires individuelles.

LieuxCommuns18_Definitif.indd 11 18/11/2016 13:19

L'un des enjeux de cet appel est de contribuer à une vision plus réaliste des laboratoires de recherche, loin de la vision blouse blanche ou médaille d'or de la science. Le dossier que nous avons constitué questionne ainsi les contours des collectifs de recherche de prédilection : les laboratoires sont-ils le cadre d'enquêtes collectives (cela conduit aussi vers l'interrogation de la dernière livraison de la revue ethnographiques.org avec par exemple un questionnement de l'entreprise scientifique collective de l'école de sociologie de Bucarest) ? Peut-on les "réhabiliter" au moment où ils semblent de plus en plus relever de grands hôtels à projets ou d'organisations passant le plus clair de leur temps à parler de gouvernance ? Reprenons cette citation de Thierry Drumm convoquée par Céline Bodard et Valérie Pihet : "les laboratoires, les lois, les instruments ne sont pas des échafaudages au fond inutiles d'une pensée qui, achevée, pourrait les ignorer superbement : celle-ci n'existe tout simplement pas en dehors d'eux" (Drumm, 2013, p.158). C'est un peu cette conscience que nous avons souhaité mettre sur le grill avec notre appel à articles.

Évidemment, le contexte actuel qui nous interpelle n'est pas neuf et nous venons heureusement à la suite de travaux qui, depuis l'anthropologie de laboratoire, ont ensuite précipité en sociologie des sciences. Balises importantes sans être exclusives, l'ethnographie du laboratoire de Pasteur par Bruno Latour (1984) puis sa montée en généralité (1989) ; un numéro important des *Actes de la recherche en sciences sociales* qui, dans "recherches sur la recherche" explore aussi bien la consistance de l'École de Chicago en sociologie mais aussi la question de la définition légitime de la recherche ; évoquons le travail de clarification de Michel Callon qui explicite en 1995 quatre modèles pour décrire les dynamiques de la science tout en insistant sur le fait qu'il faut toujours en passer par une étude de ses contenus et de son organisation, ses composantes cognitives comme ses composantes sociales. Retenons, parmi d'autres, quelques points d'avancée significatifs : l'exercice de la réflexivité est de plus en plus reconnu comme consubstantiel aux activités scientifiques et le positivisme est de moins en moins de mise ; le champ scientifique possède des particularités (les enjeux symboliques de son autonomie sont

particulièrement forts) qui n'excluent pas la présence de propriétés plus ordinaires liées à la lutte des places et à la pression concurrentielle ; les laboratoires sont des espaces-temps qui associent étroitement des compétences et des instruments, ils représentent ainsi des terrains privilégiés pour comprendre comment s'établissent les associations entre humains et non-humains. Ajoutons que la connaissance des laboratoires de sciences "dures" est de fait largement plus développée que celle des laboratoires de sciences sociales. Sûrement parce que, ramollies, elles sont d'emblée davantage socialisées, leurs laboratoires étant parfois évanescents voire immatériels : sans paillasses et parfois sans lieux dédiés (bien des chercheurs en sciences humaines et sociales ont leur bureau chez eux et leur appartenance laborantine leur semble souvent lointaine et abstraite, le laboratoire pouvant passer par la fourniture d'un ordinateur portable pour chacun de ces membres). Il nous a semblé justement heuristique de considérer les laboratoires de sciences sociales comme des objets de recherche à part entière. C'est qu'ils sont des témoins des changements théoriques et épistémologiques qui affectent les "mondes de la pensée", ces changements étant activés par les circulations des chercheurs. Les laboratoires sont en prise avec des courants et des écoles, ils peuvent les incarner (citons par exemple le virage pragmatiste qu'a pu incarner le Groupe de Sociologie Politique et Morale ; le néomarxisme que l'on peut trouver au Centre de Sociologie Urbaine…). Ces marqueurs sont parfois de plus large échelle liés à des Universités en particulier (on songe, en France toujours, à Paris 8 et son activisme).

Les textes que nous avons retenus ne relèvent pas d'un seul type d'approche de laboratoire. On trouve ainsi de la sociologie des organisations, des théories de l'acteur-réseau, de la sociologie narrative, de l'ethnographie de laboratoire… L'ensemble s'adresse à l'énigme de ce qui fait laboratoire, à l'enjeu donc de la production d'une forme de commun. On y trouve des pratiques partagées, interdépendantes, des lieux de contraintes à gouverner. Nous avons également souhaité privilégier différentes expressions. Aussi les textes sont-ils le produit de demandes spécifiques auprès de membres

de notre laboratoire, pré-doctorants, post-doctorants, ex-directeurs, chercheurs depuis peu en retraite, chercheurs statutaires. Les textes sont tantôt analytiques, tantôt de l'ordre du témoignage. Dans la continuité de la ligne éditoriale de *Lieux Communs*, nous avons souhaité permettre des expressions de jeunes chercheurs et avons associé des textes de différentes longueurs, regroupant ce que nous avions l'habitude de distinguer entre le dossier et la rubrique "Transpositions".

Avant d'entrer dans les apports de chaque article, évoquons les trois séquences qu'il nous a semblé pertinent de composer. La première privilégie des entrées narratives et critiques. Elles font retour sur des vies de laboratoire tout en posant des questions vives aux évolutions contemporaines liées à la taille des laboratoires, à l'évolution de leur évaluation et à ce que provoque l'institutionnalisation (voire une hyper-institutionnalisation) des laboratoires (stabilisation ou sécurisation des statuts et parcours professionnels ? Enfermement ? Bureaucratisation ?). La deuxième séquence intègre des contributions qui se focalisent sur la question des bords du laboratoire et donc sur leur portée extra-académique. Elle est de fait davantage écrite par des hybrides, chercheurs et acteurs, à la croisée de différents univers (la recherche et le projet ; l'intervention culturelle…). La troisième reconsidère des laboratoires particuliers de la recherche urbaine dans leur trajectoire récente, interrogeant leurs dynamiques et inflexions. Deux portfolios permettent de scander ce dossier, le premier constitué à partir d'un travail photographique d'étudiants en Licence questionnant ce qu'est donc un espace public, le deuxième issu d'une sélection de photographies de Claire Chevrier avec qui nous avions imaginé, budget aidant, un travail spécifique sur notre laboratoire, mais dont nous avons dû, budget manquant, réduire l'ambition.

L'ensemble de ces textes n'abordent ainsi qu'à la marge, voire pas, les enjeux de contenus en matière de recherche architecturale ou urbaine. Gageons que les travaux issus de la prospective nationale de recherche urbaine, abritée par le CNRS, soient de leur côté nourris à cet égard. Ce sont donc ici plutôt les formes, les méthodes et les postures qui sont au cœur des réflexions de ce numéro portant sur un "faire laboratoire".

Nous proposons d'entrer par le texte écrit par l'un de nous deux et qui peut être considéré comme un prologue au dossier, précisant d'où est parti l'appel à contributions. **Laurent Devisme**, donc, cherche à tirer les enseignements d'une expérience de direction de laboratoire (le LAUA) pendant 8 ans. Le rétrospectif n'est intéressant que s'il est porteur de "leçons" et qui touchent principalement ici à l'animation d'un collectif, à l'interrogation de son degré d'intégration, de sa possible portée. Il pointe aussi vers une réflexion sur ce qu'habiliter un projet scientifique peut vouloir dire, questionnant aussi bien ce qu'est une (petite) institution de recherche que ce que peuvent recouvrir les pourparlers avec "le reste de la société", tant l'ethos de chercheur est tout compte fait particulier.

Denis Bourguet ne se situe pas dans le même univers scientifique. Il livre une expérience de biologiste permettant de réfléchir, en miroir, aux laboratoires de sciences humaines et sociales. Sur le mode du témoignage également, son texte permet de saisir ce que peut vouloir dire défendre une institution contre elle-même, défendre l'esprit de la recherche contre des pratiques contemporaines qui la brident. Les réflexions qu'il apporte sur les conséquences de l'évolution de la dotation de base aux laboratoires vers les porteurs de projet, sur l'émergence (consécutive) de laboratoires hors sol, sur la tendance des projets d'unité de recherche à devenir des coquilles vides relève d'un esprit critique et inquiet. Mais l'auteur montre aussi, dans ce contexte, la persistance de pratiques localisées d'échanges informels au sein des laboratoires et qui sont pour beaucoup dans la dynamique des projets scientifiques.

L'informalité est une ressource structurante de la complicité qui est motrice des dynamiques de laboratoire. C'est ce que mettent clairement en avant **Aurore Bonnet et Laure Brayer**, post-doctorantes de l'UMR 1563, qui optent pour un intensif (trois jours hors-les-murs) qu'elles chroniquent pour explorer les limites de ce qu'est un laboratoire. La chronique est doublée de représentations (schémas, croquis) qui cherchent à approcher les périmètres pertinents pour définir l'intérieur des laboratoires. Le laboratoire est pour elles une expérience sociale

et si leur texte montre à quel point la dimension institutionnelle peut être éloignée du vécu de la recherche, un autre intérêt de leur texte réside précisément dans cette interrogation de la temporalité ramassée d'une écriture qui chaque matin doit rassembler ce qui a été fait la veille afin d'assurer la confiance dans l'intérêt d'une réflexivité organisationnelle. Où l'on voit finalement que c'est peut-être non seulement un texte sur le laboratoire mais le laboratoire dont elles sont issues.

La question de la frontière entre intérieur et extérieur du laboratoire agite clairement trois textes. C'est d'abord celui d'un apprenti qui témoigne de ce qu'est l'étudiant architecte en stage recherche dans notre laboratoire. Au fil de ce texte court, **Antoine Mounier** montre l'étendue des découvertes (une première entrée donc) et un questionnement sur les déplacements de postures, de méthodes en transposant le passage physique de la passerelle reliant les deux bâtiments de l'école d'architecture à une réflexion sur les franchissements de frontières. Au même moment, l'un de ses camarades soutenait également une mention recherche avec une soutenance témoignant de son œil sociologique. Manuel Bertrand, puisque c'est de lui qu'il s'agit, a depuis lui aussi écrit un texte de recherche[1], montrant l'importance de donner un prolongement public, et militant, à ces expériences de recherche. S'il ressort des perplexités, on peut aussi voir dans cette socialisation une temporalité précieuse quant au questionnement des vocations et de la construction des itinéraires professionnels. Il nous a semblé important d'associer au dossier ce texte d'un apprenti, incarnant aussi notre vision résolument horizontale de la production de recherche.

1 Bertrand, M., "Bâti/Commun/Politique : une expérience subjective de Nuit Debout". À consulter http://corpus.fabriquesdesociologie.net/bati-commun-politique-une-experience-subjective-de-nuit-debout/

Deux autres textes questionnent les frontières du laboratoire et partagent en outre un intérêt pour les promesses relatives à une pensée des communs. **Claire Brossaud et Sandra Fiori** cherchent ainsi à transposer la notion de commun dans la recherche. Le potentiel critique de la notion par rapport à l'économie de marché et par rapport à l'institution peut-il se retrouver aussi dans la recherche urbaine ?

À partir de la journée d'études organisée à Lyon en Octobre 2015, les chercheures filent l'énigme d'une relative absence des communs dans la recherche urbaine française, constat étonnant quand on regarde du côté des common studies anglophones. Les chercheurs urbains invités aux ateliers scientifiques ont ainsi réinterrogé leurs objets de recherche au prisme de la notion de commun. C'est plutôt du côté des doctorants que pointent les questions vives du commun, ce qui est plutôt réjouissant ! Leur texte met en avant, pour finir, des formes alternatives de production de la recherche et des connaissances. "Open source" et "faire ensemble" questionnent directement l'évolution de la recherche et les formes possibles que peuvent prendre des laboratoires de plein air qu'appellent des études urbaines non confinées, renouant avec l'esprit de l'École de Chicago.

De leur côté, **Céline Bodard et Valérie Pihet**, outre ce fil directeur du commun, proposent une réflexion sur le potentiel que représente un déploiement de l'enquête au sein de pratiques d'aménagement du territoire. La recherche est alors proposée comme espace de rencontre entre différentes formes de pratiques. L'enjeu, pour elles, est de ne pas se situer dans le résolutoire mais de travailler à la formulation d'une demande, à proximité de sentinelles du territoire de la vallée de la Vilaine. S'il s'agit certes d'un plaidoyer pour une recherche de plein air, la lecture attentive montre bien que les pratiques décrites s'amorcent "dans et avec les petits papiers de l'administration", sans opposer donc une logique pratique à une logique institutionnelle. On peut, à la lecture de ces deux textes, renvoyer également à l'Ouvroir de sciences sociales potentielles de l'École des hautes études en sciences sociales, qui cherchent, depuis 2014, à repenser les partenariats entre les chercheurs et les acteurs des mondes sociaux qu'ils étudient (consulter le site : ouscipo.ehess.fr).

L'interpellation des formes académiques de regroupement que sont les laboratoires mérite d'explorer, de manière monographique, les moments qui en marquent la mémoire. **Sylvain Cuyala et Laura Péaud**, à partir de l'objet de thèse du premier, interrogent ainsi l'histoire récente de la géographie théorique et quantitative via le laboratoire

P.A.R.I.S., abordée dans une optique de sociologie des sciences doublée d'une analyse spatiale micro et macro. La périodisation du laboratoire qu'ils proposent est classique mais illustre bien les dynamiques de la recherche organisée et comment s'institutionnalise un mouvement ou encore une école. On peut retenir notamment comment se fait l'inscription "malgré tout" d'un nouveau courant dans des laboratoires préexistants : d'abord de manière contestataire puis avec la création de nouveaux collectifs. La contestation est plutôt paradigmatique (en l'occurrence avec l'utilisation de la physique et des mathématiques), elle n'est pas ici celle des laboratoires régionaux face aux laboratoires parisiens. Ce cas montre comment le cheval de bataille finit par muer en objet d'études normalisé. La reconnaissance de nouveaux espaces de la pensée passe par cette institutionnalisation en laboratoire, lieu privilégié de l'accueil des chercheurs confirmés par les statuts[2]. Mais il est également important de retenir de ce texte comment, dans la période la plus récente, le fort déploiement des réseaux de recherche (qu'illustre par exemple la codirection de thèses) vient questionner la portée des laboratoires caractérisés par une unité de lieu.

2 On peut ici prolonger la réflexion en songeant à la relative clôture qui peut définir un cercle avec des professeurs qui en dessinent la périphérie (en dirigeant des écoles doctorales, en présidant les jurys de thèse et les comités de sélection de leurs pairs...). Avec le mouvement des économistes dits hétérodoxes, on voit bien cet effet à l'œuvre et comment le projet d'une nouvelle section CNU "Institutions, Économie, Territoire et Sociétés" vise à faire laboratoire à l'échelle nationale.

De jeunes chercheurs de l'ex Institut d'Urbanisme de Paris (désormais École d'Urbanisme de Paris), **Garance Clément, Mariana Tournon et François Valegas**, ainsi que **Camille Devaux** de l'Université de Caen, proposent quant à eux une interrogation socio-historique de l'inscription des urbanistes dans la recherche urbaine. Plus précisément, ce texte permet de voir comment la sollicitation d'acteurs de l'urbain peut occasionner une focalisation thématique au sein des laboratoires. En l'occurrence, le rôle du PUCA dans la consolidation d'enjeux de recherches de même que celui du réseau REHAL montrent que, associés à une figure de père fondateur (Henri Coing, pour autant non spécialiste de l'habitat en tant que tel), ils peuvent marquer une filière de laboratoire. Trois points peuvent retenir notre attention : l'enjeu pour les chercheurs concernés de se penser au service d'une action publique sur la ville ; celui de la

mise en place concomitante d'une filière pédagogique ; enfin l'enjeu d'un lien constant avec les acteurs extérieurs permettant le déploiement de stages, de commandes d'étude. Cette contribution permet ainsi d'approcher des particularités de certains laboratoires de recherche urbaine.

L'avant-dernier texte du dossier que nous publions rejoint le contexte de départ de notre appel qui explique une focalisation plus poussée sur "notre laboratoire". Il permet aussi de donner la parole à un chercheur non SHS (informaticien donc) et qui est désormais le directeur de notre équipe. **Thomas Leduc** livre ici une présentation de la fusion à laquelle nous avons abouti, laisse la part belle, dans cette histoire contemporaine, aux recommandations faites en son temps par l'AERES. Mais son texte éclaire de manière plus intéressante deux points. Le premier réside dans cette "foule de moments et d'écritures intermédiaires" qui a rendu cette fusion possible (et on peut ici interroger les métaphores de la greffe et de la soudure). Le second est relatif aux doutes (productifs, comme toujours en sciences) quant à la position d'entrepreneur de cause interdisciplinaire, quant à l'optique de la simplification qui caractérise le paradigme dominant de la modélisation et qui n'est pas le paradigme de l'enquête, dominant dans la composante SHS de l'équipe. Le *Divide ut imperes*, dont il rappelle que c'est une méthode utilisée en algorithmique, est aussi, malicieusement un art de gouverner les collectifs… La poésie des intertitres qu'il propose, enfin, n'est pas pour nous déplaire.

Le texte qui clôt le dossier peut être lu en miroir du premier : il relève également d'un témoignage, celui de l'ex directeur de l'UMR Ambiances Architecturales et Urbaines qui a œuvré pendant dix ans et qui, au moment de prendre sa retraite cherche également à tirer les leçons de cette expérience. On peut retenir de ce texte d'**Henry Torgue** la subtilité d'un gentleman qui rejette la brusquerie, gouverne en douceur et ne perd pas le fil du rapport au reste du monde. On trouve aussi, probablement, des points de désaccord possibles, ce qui lui donne, outre le témoignage, une valeur scientifique.

Pour moitié indigène et pour moitié exogène, ce dossier reflète les inquiétudes d'un moment mais aussi les défis que rencontrent les chercheurs contemporains pour être en prise avec les questions que posent les sociétés. L'appel lancé concernait "la vie de laboratoire des chercheurs urbains" et nous pouvons revenir, pour conclure, sur cette dimension urbaine. Cette focalisation permettait certes de spécifier une communauté à laquelle nous appartenons et dont la prospective est aujourd'hui au travail. Elle incluait aussi une dimension activiste, militant pour un décloisonnement des sciences urbaines, entre elles d'une part (où il est donc question de franchir des frontières disciplinaires) et avec les acteurs urbains d'autre part. De fait, cela résonne explicitement dans deux contributions mais disons ici que la recherche urbaine est plus que d'autres recherches encore en prise avec les enjeux que porte la science ouverte, publique. La vie de laboratoire des chercheurs urbains est alors éminemment concernée par la recherche de plein-air et par les pourparlers avec les acteurs techniques, politiques et citoyens. N'a-t-elle pas à être, finalement, ordinaire ?

LieuxCommuns18_Definitif.indd 20 18/11/2016 13:19

BIBLIOGRAPHIE

Actes de la recherche en sciences sociales n° 74, "Recherches sur la recherche" (sept 1988) et n° 176-177 "Engagements intellectuels" (Mars 2009).

Lieux Communs n° 10, "Formes et pratiques de l'activité de recherche" (2007).

BALIBAR, S., (2014)
Chercheur au quotidien, Seuil.

BOURDIEU, P., (1997)
Les usages sociaux de la science. Pour une sociologie clinique du champ scientifique, INRA.

BOURDIEU, P., (2001)
Science de la science et réflexivité, Raisons d'agir.

BURAWOY, M., (2005)
"For Public Sociology" in *American Sociological Review* n° 70, pp. 4-28.

CALLON, M., (2006)
"Quatre modèles pour décrire la dynamique de la science" in M. Akrich, M. Callon, B. Latour, *Sociologie de la traduction*, Mines Paris, pp. 201-252.

DRUMM, T., (2013)
"Le réticulaire et le tentaculaire" (texte de présentation d'un texte de William James, "Le poulpe du doctorat", 1903). In Stengers, I. (2013). *Une autre science est possible ! Manifeste pour un ralentissement des sciences.* Paris, Les Empêcheurs de penser en rond/La Découverte, pp.143-198.

HOUDART, S., (2015)
Les incommensurables, Paris, Zones sensibles.

LATOUR, B., (1984)
Les microbes. Guerre et paix, A-M Métailié.

LATOUR, B., (1989)
La science en action. Introduction à la sociologie des sciences, La Découverte.

LATOUR, B., (1995)
Le métier de chercheur. Regard d'un anthropologue, INRA.

LATOUR, B., (2001)
L'espoir de Pandore. Pour une version réaliste de l'activité scientifique, La Découverte.